

dont un décret impérial déterminera ultérieurement les époques pour la classe de 1856.

Le moment n'est donc pas encore venu de fixer le taux de la prestation individuelle ; mais dès que cette fixation aura été faite, elle sera, par toutes les voies de publicité, portée assez à temps à la connaissance des intéressés pour qu'ils puissent déposer leurs demandes et effectuer leurs versements dans les délais voulus.

Il suffira, d'ailleurs, que les demandes d'exonération soient présentées lors des opérations des conseils de révision, pour qu'elles soient admises sans limitation de nombre. »

REVUE (*)

HISTOIRE VÉRIDIQUE ET MORALE.

Avec une parenthèse sur les crinolines, les faux-cols et les habits-vestes.

Le chemin de fer devient une pépinière à anecdotes ; nous racontons celle-ci avec d'autant plus de confiance que nous la tenons des acteurs eux-mêmes, nos très-proches voisins. Elle renferme, du reste, une leçon dont pourront profiter nos *Don-Juan modernes*, tristes plagiaires, qui n'ont pris à leur patron que l'immoralité, que le côté ignoble du caractère, et n'ont pu hériter de cette distinction native, de cette suprême élégance, qui ne justifiait pas, mais au moins dorait le vice.

Cela dit en manière de moralité, rapportons le fait tel quel.

Un riche négociant (nous le nommerons naturellement M. X.), était descendu, avec sa jeune et jolie femme, dans l'hôtel le plus à la mode d'une de nos villes de bains. Un appartement complet fut mis à sa disposition. M. X. se donnait tout le confortable dont il eût joui chez lui, il n'entendait pas faire d'un voyage d'agrément une corvée accompagnée de toutes sortes de privations. En somme, il menait grand train, payait largement, ce qui mettait le personnel de l'hôtel tout à sa dévotion, et faisait une certaine sensation en ville.

Le temps s'écoulait suivant l'usage : en fêtes, en dîners, en raouts, en médianoches, etc. etc... On prenait peu de bains, mais on dansait beaucoup, on remplaçait simplement un exercice par un autre, la natation par la danse ; l'hygiène n'y perdait rien.

M^{me} X. est une femme charmante et, de plus, une femme d'esprit. Elle obtenait dans ces réunions un succès dont elle ne se montrait nullement fière, mais qu'elle acceptait, qu'elle subissait avec enjouement, convenance et dignité.

Elle avait une cour nombreuse ; parmi ses tenants et ses servants se faisait remarquer par sa constance, ses soins persévérants et son faux-col splendide, un monsieur fort bien mis (M. Y.), lionceau de la plus belle venue ; il aiguillait ses griffes, essayait ses forces et préliminait, par cette entreprise, aux nombreuses aventures qu'il se proposait de mettre à fin, ni plus ni moins que le roi Arthus, Lancelot, Renaud, Roland et autres palladins dont les prouesses de tout genre empêchaient son amour-propre de dormir en paix.

Cet amour-propre lui gazouillait tout doucement à l'oreille ce raisonnement : pourquoi ne subjuguerais-je pas quelque élégante moderne, par le pouvoir attractif de mon regard magnétique, le croc de ma moustache et les plis majestueux de ma cravate ?

(*) Nous donnerons au moins une fois par mois une revue anecdotique, etc., de Bonbaix, de Tourcoing et des environs.

qu'ils voulaient faire un pas, étaient occupés une partie du jour à considérer, par un sabord qu'on leur permettait de tenir ouvert, l'imposante surface de l'Océan. La moindre variation dans le mouvement des flots, le moindre nuage qui s'élevait sur l'horizon, formait pour eux une espèce de diversion à l'effrayante monotonie qui les entourait. Les seuls moments agréables qu'ils eussent parfois, n'étaient dus qu'à des soins désintéressés et à l'affection touchante de Pyrame. Il semblait partager leurs peines et chercher à les adoucir. Constamment auprès d'eux, il se prêtait avec la plus grande docilité aux leçons que Bénégo s'amusa à lui donner, dans l'espoir d'arracher de temps en temps un sourire à son maître.

Ce fut ainsi que nos trois amis (dans une semblable situation la différence des espèces s'efface presque autant que celle des rangs) ce fut ainsi, dis-je, que nos trois amis passèrent quarante jours d'une navigation, heureuse pour ceux qui étaient libres d'esprit et de corps. La seule terre qu'ils eussent aperçue dans ce long trajet, était le pic de Ténériffe, dont l'élevation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, offre à la vue du voyageur surpris, le plus intéressant phénomène au milieu de cette vaste étendue d'eau.

Qu'ils sont heureux ! disait Télasco, ces innocents oiseaux qui planent sans crainte au-dessus du plus terrible élément. Ils semblent se jouer avec les vagues, parfois ils s'y reposent, et le soir, ils vont se réunir sur le sommet aigu de cette montagne qui semble placée là à dessein, pour ranimer l'espoir des navigateurs.

Hé ! oui, ces jolis pingoins, plus sages que nous, ne connaissent ni l'ambition, ni les guerres, ni l'avarice, ni l'inquisition. A propos d'in-

Ici j'ouvre la parenthèse annoncée :

Le raisonnement était spécieux, mais péchait par plus d'un point. Nos femmes modernes, malgré ce qu'elles font pour s'enlaidir, malgré cette machine à presser, à torturer, à déprimer, à déformer, qu'on nomme *corslet*, malgré la *crinoline*, cette pâle contrefaçon des *paniers* de nos mères, qui brise toute harmonie, toute grâce dans le costume féminin, et donne à la jupe, par un balancement disgracieux, un mouvement de *va et vient* capable de causer le mal de mer ; malgré cette détestable invention qui, exagérée, donne à l'ensemble de la femme l'aspect d'une de ces bergères en carton, aux côtilions empesés, posées sur un bâton d'une façon qui rappelle par trop le plus cruel supplice des Turcs... ; malgré cette vilaine petite coiffure qu'on nomme un chapeau, qui garantit tout au plus le peigne et, par sa forme étriquée et bizarre, ressemble à un moule à pâté renversé... ; malgré ces contre-sens de goût, inventés à plaisir, nos femmes modernes, dis-je, sont encore charmantes et restent la plus délicieuse invention de la création. Elles ne sont pas moins jolies, elles sont plus spirituelles et plus amusantes que les contemporaines de la reine *Genièvre* ou de la reine *Berche*. On conçoit qu'on se laisse aller à un sentiment tendre et même passionné à leur égard.

Pour les hommes c'est différent : les preux du roi Arthus et de Charlemagne, revêtus de leur armure d'acier damasquiné d'or et d'argent, le casque en tête, leur puissante épée au côté, la lance au poing et fièrement campés sur leur fougueux *destrier*, avaient un grand caractère. Ils représentaient la véritable, la seule beauté masculine, c'est-à-dire la force, la vigueur, la puissance et l'harmonie dans l'organisation physique. Au fond, moralement, ils ne valaient sans doute pas mieux que nous ; ils étaient bien quelquefois pillards, ivrognes et débauchés ; ils avaient la main prompte et lourde pour le pauvre peuple ; mais ils s'entouraient d'un certain prestige, d'un certain éclat, et, en dehors des qualités morales, ils possédaient, relativement, et dans un autre genre, autant de beauté physique que la femme. Ils avaient donc une chose de plus que nous pour réussir près d'elle.

Aujourd'hui, avouons-le franchement, nous autres hommes, nous sommes affreusement laids, même les plus beaux, je dirai même, surtout les plus beaux (suivant la mode, bien entendu).

La femme qui n'a pas eu le temps de découvrir, d'apprécier les qualités morales de l'individu, et s'en tient à un examen superficiel, doit avoir peine à ne pas rire au nez de cet être bizarre et biscornu qu'on appelle un *monsieur bien mis*, un *lion* (qu'on me passe ce mot déjà vieilli).

La variété bâtarde, tenant le milieu entre la force, la franchise d'allure de l'homme véritable et la démarche de la femme, formant ce qu'on pourrait appeler le troisième genre, le lion moderne enfin, ne nous paraît pas aussi ridicule qu'il l'est réellement. Nous le voyons continuellement, nous nous y habituons ; mais quand on y réfléchit bien, quand on regarde sérieusement notre *toilette de soirée*, par exemple, on ne peut pousser la complaisance et l'amour de la mode jusqu'à la trouver gracieuse.

Lorsque l'homme à la mode a ôté son *pardessus* qui, il faut l'avouer, a aujourd'hui de l'ampleur, il ne reste plus qu'un vêtement absurde.

Ce petit habit à basques écourtées, à manches larges qu'on voudrait voir se dessaisir de leur dimension, en faveur du pantalon, trop étroit, même pour nos maigres jambes, — est d'une mesquinerie désespérante. L'homme le mieux fait, ainsi emprisonné de haut en bas, ressemble évidemment à un fourreau de parapluie. — Des pieds aux épaules, le corps, serré, sanglé, forme

quisition, que la très-sainte Vierge et tous les saints du paradis nous en préservent ! Monsieur, n'avez-vous rien, dans votre portefeuille, qui puisse nous rendre justiciables de ce *saint tribunal* ?

— Je ne le crois pas. J'ai toujours respecté la religion et ses ministres, quand ils font leur devoir.

— Pour Dieu ! prenez garde qu'on ne nous entende, car voilà déjà une réponse plus qu'à moitié huguenote. Songez bien, si l'on nous interroge, à ne faire aucune de ces distinctions trop subtiles pour des esprits pieux. Je sais ce qu'il m'en a coûté, il y a vingt-cinq ans, pour avoir dit que saint Martin était plus grand que saint Antoine.

— Quel rapport peut avoir notre affaire avec un culte que je professe dans toute la sincérité de mon cœur et sur lequel je ne crains pas que l'on m'interroge.

— Mais encore une fois, dans le pays où nous allons, on sait trouver des rapports entre les choses les plus disparates, quand il s'agit de servir la cause de Dieu. Votre sincérité de cœur ne prouverait rien, il faut de ces preuves qui sautent aux yeux. Par exemple : j'ai toujours soin de porter au cou une dent de saint Dominique, encastrée dans un morceau de la vraie Croix. J'ai au doigt un anneau béni et dans la poche un morceau de lard. J'espère qu'avec tout cela on ne peut me prendre ni pour un mahométan, ni pour un protestant, ni pour un juif. Le Mexicain ne put s'empêcher de sourire de ces précautions et il n'en demeura pas moins tranquille, sur toute espèce d'enquête relative à sa croyance.

Peu de temps après, l'on arriva en vue des côtes d'Espagne ; mais la frégate ayant été déta-

un contraste étrange avec la tête qui, ornée de favoris démesurés taillés en éventail, de moustaches s'élançant en crocs menaçants vers les tempes et lutant de raideur avec le *col droit* et la cravate empesée, s'épanouit hors de toute proportion, comme l'extrémité d'un espalier dont on a empaillé le tronc pendant la gelée.

Le législateur a oublié le carcan, il a oublié le *col droit* et la cravate, principale cause des manières guindées et compassées de l'esclave de la mode. Nous ne parlons que de ce dernier. Les hommes raisonnables parviennent à prendre un terme moyen et à s'habiller à peu près convenablement. Ils s'éloignent le moins possible du costume d'il y a une quinzaine d'années. L'habit d'alors, ou plutôt le frac, à basques étoffées, à *taille ajustée*, la cravate souple négligemment nouée autour d'un col rabattu, avaient quelque chose de sévère, de confortable qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. Espérons qu'on y reviendra... et les lions comme les autres... Mais il est temps de fermer la parenthèse ; nous ne l'avons ouverte que pour montrer l'erreur où tombait M. Y., en confiant une partie de son espoir à l'habileté de son tailleur.

Or, dans toutes les soirées données par M. X., où il s'était fait facilement introduire, M. Y. déployait son arsenal de séductions... Il marchait constamment dans l'ombre de M^{me} X., l'accablait de bouquets, de ces flatteries fastidieuses stéréotypées d'avance sur les lèvres de tout soupissant bien appris. Il se posait surtout en être immatériel, voguait dans un monde idéal et ne semblait toucher à la terre que par une triste nécessité de notre nature humaine. Il eût voulu des ailes pour planer au-dessus des nuages, pour emporter dans sa sphère éthérée l'ange égaré par mégarde sur notre monde de boue et d'iniquités... etc., etc., etc.

Mais abrégeons. Malheureusement pour M. Y., son physique n'était pas du tout en rapport avec ce pathos supersidéral. C'était un bon et gros garçon à figure pleine et colorée, à extrémités trop fortes qu'avait de la peine à déguiser le gant jaune et le soulier vernis. M^{me} X. l'avait donc trouvé très-ridicule et, assez controuvé de cette poursuite incessante, lui avait fait sentir qu'il perdait ses peines, ses madrigaux, ses gants jaunes, ses bouquets et ses faux-cols... Il ne se rebutait pas ; ses regards devenaient seulement plus langoureux, ses soupirs plus bruyants ; il s'incrustait au fauteuil de M^{me} X. Elle commençait à s'impacienter et à le prendre en aversion. Il passait à l'état de cauchemar.

Pour éviter des désagréments possibles (car son mari commençait aussi à être *cauchemardé*, comme disait *Mocquet*, le garde du général Dumas), elle prit le parti de céder la place à cet importun et, après avoir fait sans bruit ses préparatifs de départ, M. et M^{me} X. se dirigèrent un beau matin vers la gare du chemin de fer. Ils montèrent dans une voiture de 1^{re} classe et furent suivis immédiatement par M. Y., qui tombait des nues pour rentrer dans l'ombre de M^{me} X. Elle parut vivement vexée. Son mari, lui, sourit, mais d'un sourire qui eut effrayé notre don Juan, s'il n'eût été en ce moment trop occupé à ramener son col dont la pointe s'écartait de la ligne.

En même temps qu'eux arrivèrent, dans la même voiture, deux anglaises ; elles se placèrent, l'une vis-à-vis de l'autre, à la portière opposée à celle où se trouvaient, aussi en vis-à-vis, M^{me} X. et M. Y. Prière de noter ce détail.

Le mari était au milieu, dominant la situation.

Le train parti, M. Y. décocha ses œillades les plus assassines, tira ses soupirs les plus cavernes, déroula les théories les plus entortillées,

cbée du convoi pour porter des piastres à la Corogne, elle fut poussée par les vents contraires jusque dans la rade des Basques, d'où elle se porta à Saint-Sébastien, pour y laisser passer le gros temps.

Pendant qu'il se trouvait devant cette ville, le commandant espagnol jugea à propos de débarquer ses deux prisonniers, pour les remettre entre les mains de l'alcade avec le rapport des faits qui avaient accompagné leur arrestation. Ils furent donc conduits à terre avec toutes les précautions convenables pour qu'ils ne pussent s'échapper. Liés fortement l'un à l'autre, ils marchaient au milieu d'une escorte de huit hommes ; mais ce traitement humiliant, loin d'abaisser la fierté de Télasco, semblait au contraire l'élever au-dessus de l'injustice de son sort. Son front altier se montrait à découvert, il imposait par la noblesse de son maintien et semblait un chef entouré de ses soldats, plutôt qu'un malheureux privé de sa liberté.

En arrivant, le Mexicain éprouva un nouveau coup bien sensible dans sa position. Le géolier, malgré ses supplications et celles de Bénégo, refusa opiniâtement d'admettre Pyrame au nombre de ses pensionnaires. L'ordre établi dans sa maison et la sûreté des prisonniers le lui défendaient, disait-il. Télasco avait prévu ses arguments irrésistibles, il fallut bien se soumettre à cette cruelle séparation. Le pauvre chien poussait des cris si plaintifs en voyant fermer son maître, que l'un des soldats en eut pitié et voulut l'emmener ; mais Pyrame se jeta sur lui pour le mordre, ce qui lui valut un grand coup de crosse et la permission de rester dans la rue aussi longtemps qu'il en avait envie.

Tandis que leur fidèle compagnon d'infortune faisait ainsi valoir ses droits à la liberté, Télasco

poétisa de son mieux... bien qu'il n'obtint pour réplique que des monosyllabes insignifiants.

Au bout d'une demi-heure, sa verve s'affaiblit ; par moments, une grimace de douleur plissait visiblement ses lèvres, il remuait les pieds comme si la peau de mouton de la voiture eût été une plaque de fer rouge.

M. X. ne quittait pas des yeux les souliers vernis de son cauchemar.

— Vous paraissiez souffrir ? lui demanda M^{me} X., charitable dans sa rigueur.

— Oh ! oui, je souffre... répond-il en lançant un regard désespéré à M^{me} X., et en se posant sur le cœur une main qu'il retira aussitôt pour la porter à ses souliers, dont il délia les cordons.

M. X. suivait chaque mouvement avec beaucoup d'attention. Bientôt M. Y. grimaca de plus belle ; il succombait à ce supplice atroce du *brodequin* renouvelé du moyen-âge, et qu'on s'inflige parfois bénévolement pour diminuer de quelques lignes un pied trop long ou trop large. Il ôta furtivement ses souliers, dont il écrasa le talon et qu'il transforma ainsi en pantouffles.

Ce petit manège paraissait intéresser beaucoup M. X.

Un peu soulagé, et croyant n'avoir pas été vu, M. Y. reprit sa conversation ; au moment le plus poétique, M. X. dit quelques mots en anglais à sa voisine.

Celle-ci jette un coup-d'œil sur les chaussures du jeune Français, et s'écrite avec cet accent inimitable qu'on connaît :

— Aoooh ! *Schocking ! Schocking !* on n'ôte pas ainsi ses souliers en voiture. (Nous supprimons le baragouin anglo-français.)

Tout se découvre, et au milieu d'une dissertation sentimentale sur l'élevation de l'âme vers les régions célestes, M. Y. est forcé d'avouer qu'au moment de partir il n'a trouvé que ces chaussures trop étroites. — Toutes les autres avaient disparu. Pour ne pas manquer le train, il s'était résigné à affronter la torture que nous connaissons, pour l'avoir subie au moins une fois.

M. X. savait par ses domestiques le projet de départ de M. Y. Ce n'était que le prélude d'une mystification plus sérieuse. Que voulez-vous ? Un mari se défend comme il peut. Il força M. Y. à chausser de lourdes bottes fourrées, dans lesquelles celui-ci se trouva fort à l'aise, mais qui formaient, avec son costume irréprochable, un contraste assez drôle. M^{me} X. ne put réprimer un éclat de rire ; l'Anglaise elle-même sourit. Il est connu que les Anglaises ne rient jamais.

On se remet tant bien que mal. Le lion se sentait parfaitement ridicule et ressemblait beaucoup au renard dont on a coupé la queue. Il devint assez morose.

M. X. tâcha de l'égayer, lui fit comprendre que son accident était une de ces petites misères auxquelles il ne faut pas attacher d'importance. Enfin, il fut si aimable, si entraînant, si gai, qu'il finit par dérider son rival, une espèce d'intimité même s'établit entre eux. M. Y. ne songeait plus à ses bottes.

— Sommes-nous bientôt à Malines ? demanda M. X., j'ai une faim horrible.

— Moi aussi, répond M. Y., je suis parti sans toucher au déjeuner qu'on m'a servi, juste au moment du départ de l'omnibus ; je suis donc à jeun depuis hier soir.

M. X. sourit encore ; c'était la suite de son complot avec les domestiques de l'hôtel.

— Nous mangerons quelque chose au buffet, dit négligemment M. X.

On arriva à Malines, et là on prit un bouillon, M. Y. aurait dû remarquer qu'il était onze heures

et le Portugais prenaient possession de leur nouvel appartement. Il était situé au premier étage dans l'un des angles de la prison, et avait deux petites croisées bien grillées, dont l'une donnait sur la rue, et l'autre avait la vue sur le port et sur une grande partie du golfe de Gascogne.

Cet endroit, choisi pour maison de plaisance, eût été fort agréable ; mais le palais le plus enchanté devient un cachot odieux, quand on n'a pas la faculté d'en sortir. Les nouveaux cénobites considérèrent l'ameublement exigü qui contenait tout leur logement, et deux gros soupirs s'échappèrent en même temps de leurs poitrines.

Un peu de paille fraîche étendue sur deux planches devait leur servir de lit. Une autre planche, suspendue par le moyen de deux cordes, leur tenait lieu d'armoire ; enfin, un banc de pierre et une table vermoulue, complétaient tout leur mobilier.

— Il est certain, dit Bénégo, que si nous devenons longtemps ici, nous perdrons le goût du superflu ; on ne pouvait pas nous laisser un plus strict nécessaire.

— Aimerais-tu mieux être resté à bord de la frégate ?

R. DE MERCIGNY.

(La suite au prochain numéro.)